

« L'École des femmes » de Didier Bezace

Comédien, metteur en scène, Didier Bezace a ouvert cet été le Festival d'Avignon avec l'École des femmes (avec Pierre Arditi et Agnès Sourdillon). Depuis 1977, il est directeur du Théâtre de la Commune, à Aubervilliers.

REVUE DES DEUX MONDES – Vous êtes familier des contemporains : Pereira prétend d'après Antonio Tabucchi en 1995, le Colonel Oiseau de Hristo Boytchev en 1999. Comment passe-t-on de Boytchev à Molière ?

DIDIER BEZACE – C'est presque plus expérimental pour moi qu'une littérature contemporaine ou non dramatique. J'ai souvent travaillé sur des textes qui n'étaient pas des textes de théâtre, comme *Pereira prétend*. Pas beaucoup sur Molière.

REVUE DES DEUX MONDES – L'École des femmes est intimiste. Comment passer d'un lieu immense à la Commune ?

DIDIER BEZACE – Il y a contradiction entre la pièce, la Cour d'honneur et la Commune, plus intimiste (on met trois fois et demi la cage de scène de la Commune dans l'ouverture de la Cour). En janvier 2002, *L'École* viendra à la Commune avant une tournée dans de grands théâtres (Villeurbanne, la Criée à Marseille, Toulouse), d'où une scénographie évolutive. Certains spectacles changent de sens en passant du plein air à un lieu fermé...

REVUE DES DEUX MONDES – Monter du Molière, c'est faire du théâtre consensuel. Pourquoi ce Molière ?

DIDIER BEZACE – Le choix résulte de plusieurs conjonctions. Les gens connaissent la pièce, même si ce n'est que par deux ou trois citations. Créer dans la Cour n'a jamais été primordial pour moi, mais ça me fait plaisir que le théâtre de la Commune y soit allé. Dans ce lieu mythologique pour une partie du public hétérogène (2 200 personnes), qui y va comme à une célébration, un texte inconnu n'a pas la force de convocation d'un classique. Je disais toujours, de manière humoristique, que j'aimerais créer un spectacle avec une actrice ou un acteur seul, trouver une solitude face à cette conscience collective. La solitude d'Arnolphe était intéressante dans la Cour.

REVUE DES DEUX MONDES – Qui est Arnolphe ? Un Pygmalion ? Une préfiguration du Misanthrope ?

DIDIER BEZACE – Il est ce qu'on en fait, un emblème. C'est le premier personnage que Molière, acteur-auteur, crée et joue pour échapper aux valets, aux Sganarelle et aller vers des solitaires obsessionnels et tyranniques. Arnolphe recèle le germe de personnages ultérieurs, Alceste certainement, Harpagon évidemment, Don Juan d'une certaine façon.

REVUE DES DEUX MONDES – Arnolphe n'est-il pas dramatique comme ce Bourgeois gentilhomme monté à la Comédie-Française par Jean-Luc Boutté ? L'École des femmes : comédie ou tragédie ?

DIDIER BEZACE – Cela dépend de ce qu'on met en avant. Pour Molière, *L'École des femmes*, *L'École des maris* ont été des succès populaires. Quand il les crée, ses tentatives de comédien tragique soldées par un échec sont proches. Il ne peut pas parler de ce qui l'inquiète, sur le plan de la tragédie. Il doit passer par la comédie. La pièce, racine des grandes comédies, hésite entre drôlerie bouffonne et solitude tragique. Ce qui commande à la tragédie, c'est l'aveuglement. Le

L'École des femmes, plus expérimental que la littérature contemporaine

Arnolphe recèle le germe des solitaires obsessionnels et tyranniques

croisement avec le tragique est dans la cécité d'Arnolphe. Quand il ouvre les yeux, il est trop tard. La comédie met en œuvre l'usure d'une conscience solitaire et têtue. S'il est dans l'entêtement d'Arnolphe, dans la manière dont il est démuné, quelque chose de nos faiblesses, de nos entêtements, on ne peut pas pour autant adhérer à son combat. C'est sans doute pourquoi Molière rachetait le personnage en faisant rire le public.

REVUE DES DEUX MONDES – La pièce est-elle d'actualité ?

DIDIER BEZACE – Dans le discours d'Arnolphe, il y a de quoi contenter tous les Taliban. Les racines de ce terrorisme envers la femme sont déjà là. Ce qui m'intéresse, c'est que Molière est lié, pas forcément explicitement, à un courant de pensée qui commence à se faire sentir au XVII^e siècle, le libertinage, au sens philosophique. Il mène, à partir de *L'École*, un combat d'idées pour une forme de liberté individuelle, un humanisme pur, un attachement à la loi de la nature, contre un ordre qui veut enfermer le monde derrière une grille. Problématique universelle, lutte constante entre la croyance en l'humanité libre et la tentation de l'ordre. Comme dit Molière : « Je trouve plaisant qu'un homme qui n'est pas un sot, qui est averti de tout... », qui pourrait donc se convertir ou arrêter la machine qu'il a mise en route, ne le fasse pas.

REVUE DES DEUX MONDES – Que sera cette saison à la Commune ?

DIDIER BEZACE – Elle s'articulera, comme toujours, autour d'une idée. *L'École* va occuper une place importante, deux mois. Autour de quoi tourne-t-elle ? L'initiation, l'apprentissage. La saison tournera donc autour de ce thème. Avec un *Volpone* d'après Ben Jonson, monté par Vincent Goethals. Émilie Valantin travaillera avec ses

marionnettes sur ce thème, on a commandé à Serge Valetti un texte autour de cette idée. Les deux frères tchèques de la Baraque (fondée par la Volière Dromesko) s'étaient installés ici il y a deux ans. On avait envie de voir si la Baraque et la Commune pouvaient se retrouver. Ils mettront en œuvre leur *Opéra baroque* cet automne. La thématique sur l'apprentissage ne commencera qu'en 2002. ■

Dans le discours d'Arnolphe, il y a de quoi contenter tous les Taliban

■ Formée à l'école Charles-Dullin, au TNP et au cours Florent, chanteuse de jazz et de gospel, Evelyne Sellés-Fischer a travaillé avec Michel Legrand, Robert Hossain... Elle est chargée de la chronique de télévision à *Réforme*, des rubriques théâtre du *Manteau* à *Fréquence protestante*, d'*Actualité des religions* et du *Message*